

# QU'EST-CE QUI RESISTE AU CHOC DU TEMPS ?

Méditations de Pigi Banna et Témoignage de Jesús Carrascosa  
pendant le Triduum pascal de CL-Lycée

Rimini, 18-20 avril 2019

## Message de salutations, par Julián Carrón

18 avril 2019

Chers amis,

Qui parmi nous n'a pas vécu des moments où il avait l'impression d'être au septième ciel, tellement il était heureux et comblé ? Ce sont des moments uniques et exaltants ; nous aimerions qu'ils durent toujours, parce qu'« il nous semblait avoir trouvé la clé / secrète du monde » (F. Guccini, *Farewell* [Adieu]).

Pourtant, combien de fois, l'instant d'après, il semble que « tout tombe en ruine », comme le dit une chanson de Gaber (*L'illogica allegria* [L'illogique allégresse]).

C'est à partir de cette expérience élémentaire – que nous vivons tous – que surgit avec force la question à laquelle nous serons confrontés ces jours-ci : « Qu'est-ce qui résiste au choc du temps ? ».

La réponse à cette question ne peut pas venir de nos opinions ou de nos réactions instinctives. En effet, celles-ci ne sont pas en mesure d'apporter une réponse qui soit à la hauteur de la nécessité que nous sentons tous en nous.

Seul un fait, seule une expérience vécue peut être en mesure d'y répondre de manière adéquate. Pour trouver cette réponse, il ne faut pas faire preuve d'intelligence ou déployer quelque effort, mais il faut être attentif. Don Giussani nous le rappelle : « La vérité ultime est semblable à une belle chose rencontrée en chemin : on la voit et on la reconnaît si on est attentif. Le problème est donc cette attention » (*Le sens religieux*, p. 59).

Mais comment parvient-on à l'identifier, comment fait-on pour ne pas se tromper en la reconnaissant ?

« Ce dont il s'agit dans la vie, écrit Kierkegaard dans son journal, c'est d'avoir une fois vu, éprouvé quelque chose de si grand et de si incomparable que tout le reste est néant à côté, que l'on n'oublie jamais quand tout le reste s'effacerait de la mémoire ».

Avez-vous déjà vécu quelque chose de comparable ?

Seul celui qui la traque dans sa propre expérience pourra trouver la réponse à la question que vous vous poserez ces jours-ci et qui est « la » question de la vie.

Y a-t-il une aventure plus fascinante que celle qui nous porte à trouver « la » réponse ?

Bonne aventure !

Et joyeuses Pâques !

Votre ami

Julián

## Méditations par Pigi Banna

---

### 1. Il les aima jusqu'au bout (Jn 13,1)

« QUI EST AMI ? »

Qu'est-ce qui résiste au choc du temps ? Est-ce que le temps étouffe tout ?

C'est une question qui ne laisse pas tranquille, terrorisante et déchirante, parce qu'elle rappelle les nombreuses expériences d'échec que la vie ne nous épargne pas. C'est l'échec du sentiment, quand l'enthousiasme se dégonfle vite, en nous laissant en proie à la déception. « Rien ne dure, rien de dure », chante Vasco Rossi.<sup>1</sup>

Mais il y a un échec qui rend cette question encore plus lancinante : c'est l'échec des rapports les plus chers, quand les amis, et même les parents parfois, te trahissent. Mais alors qui est l'ami vrai qui ne trahit pas ? Qui est l'ami qui résiste au choc du temps ?

Face à la déception et à la trahison, nous serions tentés de répondre que rien ne résiste au choc du temps. Alors, une idée commence à se frayer un chemin, l'idée que toute la lumière qui nous a éclairés n'a été que l'illusion d'un trou noir où tout prend fin. À quoi servent alors ces oasis heureuses, ces terriers où nous cherchons parfois à nous cacher en mettant un masque, ne serait-ce que pour une soirée, si, à la fin, tout finit dans le néant ? À quoi servent tant d'efforts pour être quelqu'un aux yeux des autres ? C'est ce qu'a écrit l'un de vous : « Les adultes l'appellent "croissance", moi par contre je l'appelle "torture" ». Cette tentation – pour utiliser un terme précis – s'appelle nihilisme, qui revient à affirmer qu'en dernier lieu tout est rien, tout est néant, comme le décrit Montale dans son poème *Peut-être un matin* : « Le néant dans mon dos, derrière moi / le vide, avec la terreur de l'ivrogne ».<sup>2</sup>

Le nihilisme est une option toujours à l'affût, mais est-il raisonnable de dire que tout est néant ? Au fond, c'est une échappatoire facile, une solution simple quand on n'arrive pas à faire face à la trahison et à la déception. Alors, on préfère fuir, mais fuir quoi, au fond ?

Soi-même. On fuit le désir qu'une quelconque nouveauté puisse encore se produire, que puisse arriver quelque chose qui nous fasse renaître plus que lorsque notre mère nous a mis au monde, quelque chose qui ne nous laisse plus revenir en arrière, quelque chose de plus fort que l'échec, que le sentiment, plus fort que la mort.

Nous sommes ensemble parce que nous ne voulons pas fuir, effrayés par tout, portant en nous la peur du néant. Nous sommes amis pour défendre du néant le désir le plus vrai, qu'il nous arrive quelque chose qui, enfin, résiste au choc du temps.

#### Témoignage

---

<sup>1</sup> Cf. V. Rossi « Dannate nuvole » [Maudits nuages], p. 6 du carnet du Triduum pascal de CL-Lycée : « Quand je marche sur ces / Maudits nuages / Je vois les choses / Qui s'échappent de mon esprit. // Rien ne dure, rien ne dure / Et tu le sais / Mais / Tu ne t'y habitues jamais. // Quand je marche dans cette / Vallée de larmes / Je vois que tout doit être / Abandonné. / Rien ne dure, rien ne dure / Et tu le sais / Mais tu ne t'y habitues jamais. / Pourquoi ? // Quand j'ai le désir de dire la "vérité" / Je suis confus / Je ne suis pas sûr / Quand je me rappelle / qu'il n'y a rien / Seulement de la fumée / Rien de vrai / Rien n'est vrai, rien n'est vrai / Et peut-être que tu le sais / Mais / Tu continueras // Pourquoi ? ». Le carnet est téléchargeable en format pdf depuis le site de CL, uniquement en italien. À partir de maintenant, *Carnet textes Triduum pascal*.

<sup>2</sup> E. Montale, « Peut-être un matin allant dans l'air aride... », *Os de Seiche. Ossi di Seppia*. Édition bilingue, Gallimard, Paris 1966, p. 95 : « Peut-être un matin allant dans l'air aride, comme de verre, / me retournant verrai-je s'accomplir le miracle : / le néant dans mon dos, derrière moi / le vide, avec la terreur de l'ivrogne. / Puis, comme sur l'écran, se camperont d'un jet / arbres, maisons, collines, pour l'habituel mirage. / Mais il sera trop tard, et je m'en irai coi / parmi les hommes qui ne se retournent pas, / seul avec mon secret. »

Depuis des mois, malheureusement, je porte en moi un poids très lourd.

Un soir, j'ai découvert que ma mère avait une liaison avec un autre homme.

Cette découverte m'a dévasté ; tout a été amplifié par le fait que mon père ne voulait plus entendre parler.

J'ai essayé de combattre cette douleur, mais au bout d'un moment, j'ai commencé à accuser le coup et je me suis laissé étouffer par tout cela ; ces vers m'ont paru très familiers : "Et comme c'est étrange de se faire du mal / pendant que le temps éteint ce que tu es" (*Caccia militare* [Chasse militaire], Rovere – 2017).

Finalement, la semaine dernière, après des années de combat contre mes parents pour pouvoir aller au Triduum, mon père m'a dit : « À mon avis, c'est éreintant, mais si tu as le sentiment que c'est important pour toi, vas-y. » À ce moment, instinctivement, je lui ai sauté au cou pour l'embrasser. C'était génial de l'entendre me dire ces paroles.

Je viens au Triduum en me demandant : « Comment face à cette situation ? » et « Comment éviter que le temps éteigne tout ? »

### LE CŒUR EST EVEILLE, EVEILLE !

Le nihilisme choisit de renier et de fuir quelque chose qui résiste en nous. Quoique nous fassions pour nous convaincre que rien ne résiste au choc du temps, nous ne parvenons jamais à éliminer totalement le désir de changement, d'un changement radical. Comme le chante Lady Gaga dans *Shallow* : « Es-tu heureux dans ce monde moderne ? Ou as-tu besoin de quelque chose de plus ? Cherches-tu quelque chose d'autre ? [...] Dans tous les beaux moments, je me surprends à désirer un changement, et dans les moments difficiles, j'ai peur de moi-même. Dis-moi une chose, chéri, n'es-tu pas fatigué d'essayer de remplir ce vide ? »

Il y a quelque chose en nous qui se rebelle face à l'hypothèse que tout soit néant, même si c'est parfois inconfortable. « Mais si les choses ne résistent pas au choc du temps, écrit une amie, pourquoi est-ce que je me sens si mal ? Pourquoi est-ce que je souffre chaque fois à l'idée que les amitiés aient une fin ? Pourtant, malgré cette rage, je ne peux pas m'empêcher de voir que "quelque chose" en moi crie sans cesse. » Ce « quelque chose » est le cœur : l'exigence de bonheur, de vérité, de justice. Malgré toutes les déceptions, il refait surface, il ne se résigne jamais complètement, il résiste au choc du temps. Le poète Antonio Machado le décrit : « Mon cœur s'est-il donc endormi ? / Ruchers de mes songes, / ne distillez-vous rien ? [...] / Non, mon cœur ne dort pas. / Il est éveillé, éveillé ».<sup>4</sup>

Notre cœur a une nature plus infinie que le néant que nous voudrions fuir. Pour cette raison, au fond de chaque déception, nous nous surprenons à espérer un changement : que l'amour revienne, l'amour vrai, que la vie renaisse, qu'il se passe quelque chose qui soit à la hauteur de notre cœur.

### Témoignage

Dans une soirée particulièrement difficile pour plusieurs raisons, je me suis retrouvé seul, après m'être disputé avec certains de mes amis, et j'avais une immense quantité de choses à réviser. J'ai allumé la musique pour essayer de me distraire et de ne penser à rien. Mais mon malaise ne disparaissait pas, et tout semblait me dire que cela n'en valait pas la peine, que la vie est banale et monotone.

À un moment donné, il y a eu une impulsion en moi, une rébellion interne. J'ai fixé ma montre pendant que le temps passait, et je me suis dit : « Incroyable, j'existe ! ». Ce n'est pas vrai que tout s'écoule en vain.

J'ai révisé en profondeur, ma propre demande de sens s'est mêlée à celle des auteurs que je lisais et elle a grandi.

J'ai pensé aux visages de mes amis, même ceux avec qui je m'étais disputé, à toutes les difficultés. Ma vie était là, sous mes yeux, tel que j'étais, elle m'était donnée à ce moment.

<sup>3</sup> Cf. Lady Gaga – B. Cooper, « Shallow », in *Carnet textes Triduum pascal*, p. 7-8.

<sup>4</sup> A. Machado, « Mon cœur s'est-il donc endormi ? », LX, *Solitudes, galeries et autres poèmes (1899-1907)*, dans *Champs de Castille, précédé de Solitudes, galeries et autres poèmes, et suivi des Poésies de la guerre*, Gallimard, Paris 1973, p. 81-82.

Je me suis rendu compte que j'existe sans rien avoir fait pour le mériter et qu'il faut que je cherche quelque chose qui résiste vraiment au choc du temps. Je me suis senti voulu, et non plus seul.

### UNE NOUVEAUTE RADICALE

Qu'est-ce qui est à la hauteur de cœur ? Quand nos tentatives pour recoller les débris de ce qui s'est détérioré dans le temps se révèlent fragiles et limitées, qu'est-ce qui pourra répondre à l'énorme besoin d'un changement qui dure dans le temps ?

« Un imprévu / est le seul espoir » : un imprévu, une nouveauté radicale qui ne soit pas le produit de nos mains, de nos pensées. Il faut que se produise quelque chose d'assez nouveau pour marquer notre cœur à jamais, davantage qu'un tatouage sur la peau.

Søren Kierkegaard donne le critère avec lequel on peut reconnaître cette nouveauté radicale quand elle se présente : « Ce dont il s'agit dans la vie, c'est d'avoir une fois vu, éprouvé quelque chose de si grand et de si incomparable que tout le reste est néant à côté, que l'on n'oublie jamais quand tout le reste s'effacerait de la mémoire ». Nous est-il déjà arrivé quelque chose de semblable ?

Quand cette nouveauté se produit, on la reconnaît parce qu'elle ouvre à nouveau notre cœur à l'espoir, comme l'écrit un jeune poète : « Mains habiles / Qui arrachent à la broussaille / Un cœur / qui se desséchait, oublié ». Seule cette nouveauté radicale est à la hauteur de notre cœur : une préférence devant laquelle nous n'avons pas à nous cacher, qui fait que nous pouvons être enfin nous-mêmes, et où ce qui est négatif en nous devient positif. C'est comme si cette préférence te disait : « Tu as du prix à mes yeux »,<sup>5</sup> toi, pas un autre ; toi, maintenant, tel que tu es, pas quand tu changeras ou quand tu seras différent. Quelle différence par rapport à la manière dont nous concevons l'amour, réduit à la possession, à l'instrumentalisation réciproque, avant de se quitter !

Cette préférence est infinie, elle ne s'arrête pas à notre échec, ni à notre trahison : face à la trahison, elle aime encore plus, jusqu'au bout, jusqu'à donner sa vie pour toi. Comme l'a fait Jésus avec ses amis : en voyant leurs limites et leurs trahisons, il les a « aimés jusqu'à la fin »,<sup>6</sup> c'est-à-dire jusqu'à donner sa vie pour eux.

Au-delà de nos idées préconçues et des opinions communes, le christianisme est, dès le début, l'annonce de cette préférence infinie, l'avènement de cette nouveauté radicale, au-delà de nos pensées, comme l'écrit don Giussani : « Une nouveauté radicale, une nouveauté d'un ordre absolu, qui ne pouvait pas exister et qui est là ; elle ne pouvait pas exister parce que nous ne l'avons jamais pensée, nous ne pouvions pas y penser, et elle est là. [...] Le christianisme est une présence dans ton existence, une présence, une présence qui [...] garantit un changement inimaginable, inimaginable. »<sup>7</sup>

Face à la nouveauté radicale de cette préférence qui nous saisit, il n'est pas nécessaire d'être déjà croyants, il ne faut pas se défilier parce qu'on ne l'est pas.

### Témoignage

Je me suis battue toute ma vie, pour tout. J'ai grandi dans une famille désastreuse et j'ai mûri avant l'heure. Et même si je ne le montre pas, je suis un désastre à l'intérieur.

C'est comme s'il y avait un trou noir en moi, prêt à m'enlever tout ce que j'ai en moi. J'ai toujours été habituée à porter un masque, à ne pas montrer ce qui m'arrivait.

Je n'ai jamais été capable de parler à personne de mon obscurité intérieure, mais je voulais que quelqu'un puisse et veuille me comprendre ; et j'ai trouvé cela dans GS : j'ai trouvé des amis qui sont prêts à m'écouter et à être près de moi. Grâce à GS, je me redécouvre moi-même, la vraie moi, sans masques.

C'est inutile de se cacher derrière un masque pour ne pas se montrer. Je l'ai toujours fait pour

<sup>5</sup> E. Montale, « Avant le voyage », *Satura*, in *Poésies IV (1962-1970)*, Édition bilingue, Gallimard, Paris 1976, p. 225.

<sup>6</sup> S. Kierkegaard, *Journaux et cahiers de notes*, Vol. I, Journaux AA - DD, AA 46 1837, Fayard 2007, p. 41.

<sup>7</sup> Cf. L. Bernardi, « Giacinto », in *Carnet textes Triduum pascal*, p. 9.

<sup>8</sup> *Is* 43, 4.

<sup>9</sup> Cf. *Jn* 13, 13.

<sup>10</sup> L. Giussani, *Vivant, c'est-à-dire présent*, octobre 2018, <https://francais.clonline.org/cm-files/2018/10/08/jda-2018.pdf>

caché à quel point les choses me déchirent, mais j'ai enfin compris que je suis faite aussi de cela.

## 2. En dehors de moi, vous ne pouvez rien faire (Jn 15, 5)

### UN POINT DE NON-RETOUR

Quelle est la nature de la nouveauté radicale de cette préférence dont nous parlons, préférence que tu ne pourrais pas ignorer ni oublier, même si tu ne la voyais pas pendant une année ? Nous pourrions la décrire avec les paroles d'une autre chanson de Lady Gaga : « Quand le soleil sera couché et que le groupe aura cessé de jouer, je me souviendrai toujours de nous comme ça. Quand tu me regardes et que le monde entier disparaît, je me souviendrai toujours de nous comme ça ».<sup>11</sup>

Nous est-il arrivé quelque chose de semblable ? Nous vivons tous de belles expériences, enthousiasmantes, exaltantes, mais qui ont une fin, qui ne durent qu'un moment « comme une vague qui, après avoir touché le rivage, se retire, et tout redevient comme avant ».<sup>12</sup> Mais y en a-t-il qui sont un point de non-retour, au point que tu pourrais décrire ta vie comme coupée en deux, *avant* ce moment et *après* ce moment ? Ou bien tout est-il à la merci des émotions ?

Souvent, en schématisant au maximum, ce qui arrive peut être décrit de cette manière : nous venons d'une expérience A (la solitude, la confusion, la déception), puis B nous arrive, quelque chose qui nous bouleverse (une nouveauté radicale : nous nous sentons préférés, traités comme des rois), mais au bout de quelque temps, B semble ne jamais avoir existé, et nous revenons à A comme si rien ne s'était passé, comme si rien n'avait la force de résister au choc du temps.

Mais si nous regardons notre expérience avec attention, nous voyons que ce qui nous a frappés au début en B et en a fait un moment particulier, ce n'est pas d'abord une émotion, mais un fait. Un fait qui a provoqué une émotion, quelque chose en dehors de nous qui a mis en mouvement quelque chose à l'intérieur de nous. C'est toujours dans la rencontre avec quelqu'un, une personne ou une communauté, que nous avons eu le pressentiment de quelque chose d'enfin nouveau, de différent, au point de dire : « Là, il y a quelque chose de vrai », parce que nous avons été préférés, nous avons été mis au centre ; on parlait de nous, on nous parlait.

Cette rencontre avec quelque chose au-delà de nos pensées allume en nous un feu, réveille l'espoir d'un changement. Cette impression ne vient pas avant tout de certaines paroles ou de certains gestes, qui peuvent très bien être confus, mais les gestes et les paroles de ces personnes ravivent avant tout l'espérance en nous, au point de nous faire dire : « J'ai peut-être trouvé ! ». Mais est-ce que cela suffit pour résister au choc du temps ?

### Témoignage

J'ai toujours été très sélective dans le choix de mes fréquentations (d'après ma mère, « impitoyablement sélective »), j'ai toujours été distante, je me suis toujours contentée de rester tranquille dans mon coin. Non pas que je sois heureuse de cette condition, mais plutôt que de fréquenter des jeunes de mon âge que je n'aimais pas à cause de leurs habitudes (alcool et fêtes un peu trop agitées), j'ai toujours préféré suivre ma prédisposition initiale à la misanthropie.

Chez les jeunes de CL-Lycée, toutefois, on remarque une atmosphère différente : je l'avais déjà remarqué pendant les vacances d'hiver (qui ont été l'occasion de rencontrer toute la communauté de ma province). On remarque non seulement un lien d'amitié fort entre ces jeunes, mais aussi une ouverture inhabituelle envers les gens qu'ils ne connaissent pas (y compris moi) ; une attention que je n'ai jamais reçue d'autres personnes.

Je n'ai pas pu éviter de comparer dans ma tête mon approche des personnes que je rencontre et la leur. Je suis très loin d'une telle disponibilité et d'une telle ouverture, et j'ai beaucoup d'estime pour ceux qui arrivent à accueillir leur prochain de manière aussi naturelle.

<sup>11</sup> Cf. Lady Gaga, « Always remember us this way », in *Carnet textes Triduum pascal*, p. 25.

<sup>12</sup> J. Carrón, *Qu'est-ce qui résiste au choc du temps ?*, 12-14 avril 2019, <https://francais.clonline.org/cm-files/2019/06/17/fraternit%C3%A9-2019.pdf>

### « QUELQUE CHOSE QUI CONTIENT QUELQUE CHOSE »

L'impression première de quelque chose de nouveau ne suffit pas pour résister au choc du temps, même si nous courons le risque de la définir, dans la tentative de la retenir : « C'est la vérité », « C'est Dieu ». C'est ce qui arrive aussi à ceux qui, pour la première fois, ont osé dire : « Je t'aime » à la personne aimée ; il ne suffit pas de répéter des mots-clés ou des formules magiques pour retenir à jamais la vérité de ce qui s'est passé.

Une définition ne suffit pas, parce qu'après le grand enthousiasme du début, après le pressentiment du vrai, l'émotion retombe et la compagnie rencontrée montre ses limites, car elle est faite de personnes fragiles et limitées. La merveilleuse communauté qui nous a accueillis peut apparaître désormais comme un club exclusif et étouffant.

C'est un moment dramatique, parce qu'avant de tout nier et de dire : « Cela n'a jamais été vrai », en traitant le fait qui nous est arrivé « comme n'importe quel autre fait qui arrive dans la vie, qui promet beaucoup, puis nous déçoit parce qu'il a une fin »<sup>13</sup>, nous devrions prendre conscience de ce qui nous a frappés chez ces personnes.

Mais c'est précisément l'impact avec les limites du sentiment et de la compagnie qui peut nous faire prendre conscience que ce qui nous a conquis depuis le début, ce n'est pas ces personnes ou une capacité qu'elles ont, car elles sont en effet fragiles et limitées ; c'est quelque chose en eux, mais qui ne dépend pas d'eux, plus grand que leurs limites : c'est quelque chose qui les dépasse, un « plus ».

Ce « plus » est exceptionnel, c'est-à-dire qu'il correspond aux attentes du cœur ; ce n'est pas le produit de nos capacités ou des leurs, il est apparu « comme “un éclair dans le brouillard” », mais cette apparence fugace nous laisse tout de même avec la certitude d'avoir trouvé, pour l'exprimer par un jeu de mots, “quelque chose qui contient quelque chose”. »<sup>14</sup>

Comme le montre l'image de l'affiche de Pâques<sup>15</sup> de cette année : ce qui nous correspond n'est pas cette main vers laquelle les disciples sont tendus, mais de découvrir qui est derrière, pour comprendre ce qui nous est réellement arrivé, qui nous avons rencontré à travers ces personnes.

C'est pourquoi nous avons intérêt à découvrir ce qu'est ce « quelque chose à l'intérieur de quelque chose », ce « plus » qui peut résister au choc du temps, lorsque l'enthousiasme s'affaiblit et que la compagnie nous déçoit. Qui avons-nous rencontré à travers ces personnes ?

### *Témoignage*

Je sais que ce que ce mouvement m'a donné est quelque chose d'essentiel pour ma vie. Pourtant, que se passe-t-il quand la compagnie que tu as toujours eue à tes côtés t'étouffe ? Que se passe-t-il si les visages qui t'ont toujours accompagnée t'étouffent tellement maintenant, que tu ne te sens pas à ta place, que tu te sens étrangère ?

### QUI ES-TU ?

« Qui es-tu, toi qui m'as touché à travers ces visages ? » C'est le point culminant du cœur humain, qui ne s'arrête pas à l'échec des sentiments et aux limites des personnes qu'il rencontre.

Nous sommes appelés à « reconnaître la nature de la rencontre qui nous est arrivée, et de la présence qui nous a investis ».<sup>16</sup> Qu'est-ce que ce « quelque chose à l'intérieur de quelque chose » ? Qui es-tu, toi qui te caches parmi nous, derrière nous ?

C'est une question qui nous laisse en attente, parce qu'elle s'ouvre sur le Mystère et que toute tentative d'y répondre paraît réductrice. C'est une question qui nous emplit de silence, parce que le silence signifie attendre la réponse d'un autre qui n'est pas moi, attendre qu'il se montre, qu'il montre son visage, qu'il dise son nom. C'est comme quand on déclare son amour à quelqu'un : l'attente de la réponse de la personne aimée est pleine de silence, et toutes nos tentatives pour imaginer sa réponse ne nous donneront pas la satisfaction qu'apporte le fait d'entendre dire : « Oui, moi aussi, je t'aime. »

<sup>13</sup> J. Carrón, *Qu'est-ce qui résiste au choc du temps ?*, op. cit.

<sup>14</sup> Cf. L. Giussani, *Il cammino al vero è un'esperienza*, in *Carnet textes Triduum pascal*, p. 26.

<sup>15</sup> *Le Christ et les apôtres. Détail des fresques représentant des épisodes de la Vie du Christ*. Église Sainte-Marguerite (XIII<sup>e</sup> siècle environ), Laggio di Cadore (Belluno, Italie).

<sup>16</sup> J. Carrón, *Qu'est-ce qui résiste au choc du temps ?*, op. cit.

La réponse à cette question ne vient pas de la lecture d'un texte, qui serait réservée aux seuls intellectuels ; comme l'écrit Julien Green : « Moi, je veux le voir et le toucher. [...] Je veux me tenir près de lui, comprends-tu ? Comme on se tient près d'une personne vivante. Et je veux le voir. »<sup>17</sup>

Il ne suffit même pas de répéter comme un *mantra* des paroles et des prières que d'autres disent, ou de participer passivement à des gestes religieux, en cherchant à capter la réponse, comme on cherche à attraper des papillons avec un filet. Certains chrétiens peuvent vivre la participation à la communauté chrétienne et à la prière de manière superstitieuse, en cherchant la magie de l'émotion, dans l'espoir de s'attirer les faveurs du Mystère. Ce sont toutes des tentatives humaines pour comprendre, l'expression du sens religieux de ceux qui cherchent à voir Dieu et à répondre eux-mêmes à leurs questions.

Mais ce n'est pas encore « la » réponse, ce n'est pas la révélation d'une présence qui s'impose et qui répond à notre grande interrogation : « Qui es-tu ? ». C'est toujours notre tentative, qui, comme nous l'avons dit, ne dure pas dans le temps.

Les amis, surtout les plus grands, sont amis s'ils nous aident à nous mettre dans cette position d'attente devant le Mystère, sans l'angoisse de taire cette grande interrogation par des réponses qui ensuite nous déçoivent ; en effet, en général, nous sommes impatients et pressés de nous donner nous-mêmes la réponse, plutôt qu'attendre de la recevoir.

Que faut-il alors ? Il faut que, du rivage de la terre inconnue, le Mystère vienne répondre à notre interrogation : « Qui es-tu ? » ; il faut qu'il vienne nous surprendre pour nous faire renaître.

### *Témoignage*

Qui es-tu ? C'est toi, mais il y a un feu en toi qui est plus grand que toi.

Pouvons-nous dire que cette « présence » qui vient à notre rencontre à travers des personnes très fragiles dure dans le temps ?

Comment puis-je être certain de cette présence ?

Comment puis-je reconnaître cette présence ?

Comment savoir si c'est vraiment Lui, et pas des extraterrestres qui nous manipulent d'en haut ?

Qui est le Christ ? Je ne l'ai pas vu, je ne l'ai pas senti.

Que signifie voir le Christ dans les personnes ?

J'ai commencé à pressentir que Jésus est là maintenant, mais je vous implore de m'aider à comprendre Qui il est ! Qui est à l'origine de tout cela ?

### **JE NE VOUS LAISSERAI PAS ORPHELINS (JN 14, 18)**

Seule une Présence qui vient pour nous aimer, toi et moi, maintenant, au-delà de toutes mes limites et de celles des autres, résiste au choc du temps. C'est une Présence vivante, qui ne nous laisse pas orphelins, qui ne nous laisse jamais seuls ; une Présence qui, dans des circonstances toujours nouvelles, revient toujours pour nous reconquérir, aujourd'hui comme hier, aujourd'hui encore plus qu'hier, sans rien perdre du passé.

Voilà ce qui résiste au choc du temps : une Présence qui est toujours contemporaine, parce que Son regard nous « poursuit » de manière nouvelle et inattendue, à travers des visages et des lieux toujours différents, mais avec le même accent, avec fidélité, précisément là où nous sommes le plus faibles.

Avec le temps, nous découvrons que ce même regard, ce même accent, est non seulement fidèle à toute notre vie, mais qu'il est fidèle à toute l'histoire depuis deux mille ans. À travers des amis toujours nouveaux, c'est cette Présence qui nous fait pleurer comme elle a fait pleurer amèrement Pierre ; elle nous arrache au néant de notre distraction, comme elle est allée voir chez lui le voleur Zachée ; elle pardonne nos péchés et nous redonne de l'élan, comme elle l'a fait avec la femme surprise en flagrant délit d'adultère, qui était sur le point d'être lapidée.

L'expérience de la fidélité de cette Présence suscite une interrogation toujours plus grande : « Qui es-tu, toi qui résistes au choc du temps, toi qui traverses l'histoire depuis deux mille ans, toi qui traverses mon histoire et arrives à moi, toi qui m'es contemporain ? »

Les amis à qui j'ai posé cette question m'ont répondu comment on leur avait répondu, comme on continue

---

<sup>17</sup> J. Green, *Moïra*, Fayard, Paris 1997.

à répondre depuis deux mille ans :<sup>18</sup> « Écoute, ce n'est pas moi, c'est le Christ parmi nous ».

Je n'aurais jamais imaginé cette réponse, ce n'était pas le Christ que j'imaginai ; je pouvais penser à un bel homme du passé, aux longs cheveux et à la longue robe blanche, mort et enterré. Néanmoins, le Christ prend ton visage, mon visage : je ne l'aurais jamais imaginé ainsi.

Cette réponse n'est pas un sentiment, ce n'est pas une déduction logique – comme celle de ceux qui disent : « Moi, j'arrive à dire “le Christ” » –, au contraire, c'est la réponse que quelqu'un d'autre m'a donnée. J'adhère raisonnablement à cette réponse parce que je reconnais qu'il y a en lui quelque chose qui n'est pas lui, parce qu'« il y a ici un élément présent, un élément qui caractérise cette compagnie. Cet élément produit un certain type de résultats au sein de cette compagnie, certaines résonances si surprenantes que, si je n'admettais pas qu'il existe quelque chose d'autre, je ne rendrais pas compte de l'expérience ».<sup>19</sup>

La foi consiste à reconnaître cette Présence, ce n'est pas une imagination, un sentiment, un raisonnement, c'est reconnaître une Présence dont tu me dis le nom ; une Présence à l'origine d'une expérience qui continue à me bouleverser, qui résiste au choc du temps, qui vient me reprendre.

La foi consiste à reconnaître une Présence qui dépasse les limites de ma raison, parce que je ne vois pas le Christ tel que je te vois, sauf dans des cas extraordinaires de visions mystiques. Je ne le vois pas, pourtant je ne peux pas m'empêcher de reconnaître qu'il est vrai et raisonnable d'adhérer à ce tu me proposes pour donner raison de ce que je vis avec toi.

Il suffit d'être simple : je ne vois pas le Christ, je te vois, toi et toutes tes limites, mais ce qui m'intéresse en toi, c'est ce feu qui est en toi et qui te dépasse. Tu me dis que c'est le Christ, alors, à cause de ce feu que je vois et que je ne peux expliquer, je te fais confiance, je reste avec toi parce que je Le reconnais présent en toi.

### *Témoignage*

Je suis né en Afrique et je vis en Italie depuis presque trois ans. J'avais un grand désir de venir en Italie, surtout pour faire la connaissance de mon père, mais quand je suis arrivé, je me suis senti terriblement seul et confus.

Il y a deux ans, cependant, une dame que j'appelle « grand-mère » m'a emmenée au Meeting de Rimini et m'a présenté des jeunes de CL-Lycée. Je ne parlais pas italien, mais j'étais content avec eux.

Malheureusement, mon père ne m'a pas permis de continuer à les voir, mais je ne les ai pas oubliés et, l'année suivante, je suis retourné au Meeting, où je savais que je les reverrais. C'est arrivé !

Maintenant, je les fréquente et j'ai même participé aux vacances d'hiver. C'était mes premières vacances ; je suis retourné voir ma « grand-mère » et je lui ai dit que j'avais été traité comme un roi, parce que c'était vraiment le cas.

Grâce à l'école de communauté, je comprends ce que je vis maintenant et même beaucoup de choses que j'ai vécues en Afrique et que je ne savais pas juger.

Je pense que ce qui dure dans le temps est mon besoin de ne pas être seul et la possibilité de les rencontrer à nouveau.

### **VOTRE PEINE SE CHANGERA EN JOIE (JN 16, 20)**

Tout homme est appelé à reconnaître cette Présence, à prendre position par rapport à la nature de la préférence qu'il a expérimentée. Comme l'écrivait Kierkegaard, il n'y a pas de problème plus sérieux dans l'histoire que celui du « tu dois » : « Que le christianisme se soit annoncé implique que tu dois prendre

<sup>18</sup> Cf. L. Giussani, *Il tempo e il tempio. Dio e l'uomo*, in *Carnet textes Triduum pascal*, p. 26-27 : « Ces deux hommes, Jean et André, et ces douze, Simon et les autres, l'ont dit à leurs femmes [...]. Mais ils l'ont dit à d'autres amis aussi. [...]. Les amis l'ont dit à d'autres amis, puis à d'autres, puis encore à d'autres amis. [...]. Ceux-ci à d'autres après eux, comme un grand flux qui grossissait, comme un grand fleuve qui grossissait, et ils sont arrivés à le dire à ma mère, à ma maman. Et ma mère me l'a dit quand j'étais petit, et moi je dis : “Maître, je ne comprends pas non plus ce que tu dis, mais si nous nous éloignons de toi, où irons-nous ? Toi seul as des paroles qui correspondent au cœur”. »

<sup>19</sup> L. Giussani, *Peut-on vivre ainsi ?*, Parole et Silence, Les Plans sur Bex 2008, p. 216.

position face à Jésus-Christ. »<sup>20</sup> Qui est Jésus ? Une illusion collective, un charlatan, un grand magicien qui a sauvé beaucoup de personnes mais pas lui-même, l'invention des prêtres, ou bien l'identité de cette préférence qui nous a touchés ?

Face à la fragilité de nos sentiments qui s'évanouissent dans le vide, face à la petitesse des personnes que nous avons rencontrées, face à la défaite de l'homme Jésus sur la croix, chacun de nous est appelé à donner sa réponse. Il est inutile de répéter aveuglément et sans esprit critique la réponse des autres, de nos camarades, du responsable ou de nos parents.

Nous sommes dans une époque où tout semble si fragile et liquide que nous ne savons que faire d'un « petit christianisme d'arrangements et de déceptions où nous nous embrouillerons pitoyablement dans nos propres gambades ». <sup>21</sup> Si c'était quelque chose qui limitait à CL-Lycée et à l'émotion de quelques instants, alors il vaudrait mieux ne pas se faire d'illusions. Mais le christianisme n'est pas une oasis heureuse dans un monde désespéré.

Le christianisme est la main (la présence contemporaine) de Quelqu'un parmi nous qui ne t'abandonnera jamais, même si tout le monde s'en allait.

Aujourd'hui, nous sommes dans une situation où l'on peut être chrétien uniquement parce qu'on reconnaît que le Christ est présent, qu'il domine l'histoire, qu'il permet de « défier toute obscurité, tout doute, toute peur, toute insécurité »<sup>22</sup> et de profiter de la vie ; on peut alors être partout, vivre dans un pays où l'on ne connaît personne, commencer de nouvelles études, à la lumière de la reconnaissance de cette Présence qui ne nous abandonnera jamais : avec Lui, même la tristesse devient une occasion de joie. C'est ce que dit l'abbé à Miguel Mañara : « Pourquoi crains-tu de perdre celle qui t'a su trouver ? »<sup>23</sup>

« Pour vous, qui suis-je ? » (Mc 8, 29). Le Christ attend notre réponse d'hommes libres et il peut attendre toute la vie que tu puisses reconnaître ce qu'il a fait pour toi. C'est la manière d'aimer de Dieu, de celui qui résiste au choc du temps : il t'attend trente ans, toute la vie s'il le faut. Il attend même quand nous le renions, lui crachons au visage, l'insultons, le blasphémons. Il attend, il attend notre liberté, au point de se laisser crucifier pour cette liberté, parce qu'il veut être aimé librement, par des hommes libres, et non par des esclaves.<sup>24</sup>

C'est l'amour véritable, un amour qui ne lie pas à soi par la force, mais qui attend inlassablement ta liberté, comme Tagore l'imagine dans l'un de ses poèmes : « Par tous les moyens, ils essaient de me garder à l'abri, ceux qui m'aiment dans ce monde. / Mais il n'en va pas ainsi avec ton amour qui est plus grand que le leur, et tu me laisses libre. [...] Bien que je ne te nomme pas dans mes prières, bien que je ne te retienne pas dans mon cœur, ton amour pour moi attend encore mon amour. »<sup>25</sup> Quelle différence par rapport à ces rapports qui, au contraire, mesurent toujours le degré de possession réciproque, exigeant toujours une performance ! Pourtant, le Christ attend et ainsi, devant lui, tout homme peut prendre position librement.

Voilà ce qui résiste au choc du temps : la présence du Christ qui continue à attendre inlassablement la reconnaissance de notre cœur, de ce besoin irréductible que nous ne pourrions jamais extirper de nous. « Jésus Christ mendiant du cœur de l'homme et le cœur de l'homme mendiant de Jésus Christ ».<sup>26</sup>

### Témoignage

L'année prochaine, ma famille et moi déménagerons à l'étranger pour le travail de mon père. À cause de cette circonstance, cette interrogation est devenue pour moi toujours plus brûlante : « Qu'est-ce qui tient malgré le temps et la distance ? »

Là où je vais, il n'y a pas CL-Lycée. La chose la plus facile à faire serait de clore le chapitre de ma

<sup>20</sup> S. Kierkegaard, *Diari*, in *Carnet textes Triduum pascal*, p. 32.

<sup>21</sup> E. Mounier, *Mounier et sa génération*, Seuil, Paris 1956, p.72.

<sup>22</sup> J. Carrón, *Qu'est-ce qui résiste au choc du temps ?*, op. cit.

<sup>23</sup> O.W. Milosz, *Miguel Mañara. Mystère en six tableaux*, NRF, Paris 1913, p. 62.

<sup>24</sup> « À cette liberté [...] j'ai tout sacrifié, dit Dieu. / À ce goût que j'ai d'être aimé par des hommes libres, / Librement. » (C. Péguy, *Le mystère des saints innocents* in *Œuvres Poétiques complètes*, Gallimard, Paris 1994, p. 739.)

<sup>25</sup> R. Tagore, « Par tous les moyens ils essaient », in *L'offrande lyrique (Gitanjali)*, Paris, Nouvelle Revue Française 1917, p. 44-45.

<sup>26</sup> L. Giussani – S. Alberto – J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, Parole et Silence, Paris 2011, p. 14.

vie ici et de recommencer à zéro, en laissant tout ce que j'ai vu et rencontré devenir un souvenir un peu mélancolique, plein de nostalgie.

Toutefois, je prends de plus en plus conscience, déjà maintenant, alors que je suis encore en Italie, que si tout finissait à cause de la distance, suivre CL-Lycée aujourd'hui n'aurait aucun sens. Ce serait une imposture.

Je désire une telle amitié à chaque instant, pas seulement dans certaines circonstances. En fin de compte, mes amis de CL-Lycée sont loin de moi (certains physiquement, d'autres mentalement) et ce que le quotidien me met sous les yeux sont mes camarades à l'école.

Quand j'ai parlé de mon déménagement à l'un de mes camarades avec qui je n'avais jamais vraiment parlé, il a été très touché. À partir de là, nous avons commencé à parler de beaucoup de sujets et cela a été le premier moment de sincérité envers moi-même, après des semaines difficiles. Cela s'est produit parce que ce n'est pas seulement entre nous que nous pouvons vivre ainsi, être ensemble de cette manière. C'est possible de vivre en les regardant toujours avec cette tendresse, et alors même le fait d'aller vivre dans un pays étranger, parmi des étrangers qui parlent une autre langue, peut être beau.

Même dans cette circonstance, il peut y avoir ce que j'ai vu dans l'histoire de mes parents, dans CL-Lycée, chez mes amis. Ainsi, peu à peu, la réalité devient quelque chose de beau à 100 %.

### 3. Si le Christ n'est pas ressuscité, notre proclamation est sans contenu

(1Cor 15, 14)

#### D'OU REPARTIR ? UNE PRESENCE CONTEMPORAINE

Certains matins, à peine levé, on peut déjà être envahi par la négativité, comme si rien de ce qui est arrivé ne nous avait marqués, changés, parce que la distraction et la tristesse sont revenues. La rencontre que nous avons faite peut-elle devenir histoire, peut-elle devenir « l'histoire » qui marque la vie et être l'aube d'un jour nouveau ? Ou bien est-elle condamnée à rester dans l'ombre de nos émotions, de nos raisonnements, qui sont de moins en moins convaincants, au fur et à mesure que nous les répétons ?

Comment ne pas réduire ce que nous avons vécu à une expérience parmi d'autres ? Autrement, Nietzsche a raison, lorsqu'il affirme que Dieu est mort parce qu'il est resté dans son tombeau il y a deux mille ans, comme dans le tombeau des émotions de certains lieux et de certains gestes éclatants : « À quoi servent donc ces églises, si elles ne sont pas les tombes et les monuments de Dieu ? »<sup>27</sup>

Nietzsche affirmait également : « Je ne saurais croire qu'en un Dieu qui s'entendrait aussi à danser »,<sup>28</sup> c'est-à-dire en un Dieu qui puisse traverser le temps et l'espace et vienne me reprendre, comme le dit l'hymne des *Laudes* du dimanche : « Qu'il revienne sur notre chemin / et que sa Parole nous embrase ».<sup>29</sup>

Un Dieu qui sache danser, un Mystère qui sache nous surprendre là où nous sommes, au milieu du brouillard, qui nous sorte de notre tristesse, de notre confusion, de notre malheur et qui nous réveille, ne peut être que quelqu'un qui est ressuscité, qui n'est pas resté enfermé dans son tombeau, mais qui ouvre l'histoire, traverse le temps et le marque, en amenant l'éternel dans le temps.

C'est l'annonce de la résurrection : un fait continue à se produire indépendamment de nous, par Son initiative, depuis deux mille ans ; nous pourrions l'abandonner, mais il ne nous abandonnera jamais.

Si le Christ est ressuscité, notre demande change. Je ne cherche pas à garder en vie les pensées et les émotions, comme si j'essayais de ranimer un cadavre. Heschel l'écrit : « Une injection de bonnes manières ou de règles de conduite ne résout pas le problème ». <sup>30</sup> Si le Christ est ressuscité, c'est lui qui nous surprendra quand nous sommes sur le point de nous noyer dans notre tristesse. C'est ce qu'il fait avec les disciples d'Emmaüs : il les rejoint sur le chemin de leur déception et leur dit : « Esprits sans intelligence ! Comme votre cœur est lent à croire tout ce que les prophètes ont dit ! ».<sup>31</sup> Et leurs cœurs sont redevenus ardents.<sup>32</sup> L'expérience des premiers disciples est devenue histoire uniquement parce qu'il est ressuscité : c'est lui qui est revenu et qui les a remis debout. Ce n'est pas nous qui ranimons le cadavre de nos sentiments, ils sont morts ; le Christ, lui, est ressuscité : celui que nous croyons être mort apparaît vivant devant nous : c'est lui qui danse, court et nous surprend sur nos chemins.

Si un homme a reconnu, au moins une fois dans sa vie, que la présence du Christ a touché son cœur, alors il peut en être sûr : c'est Lui qui viendra le reprendre, c'est Lui qui montrera s'Il est ressuscité ou s'Il reste enfermé dans un tombeau. Le défi concerne Dieu, pas la capacité humaine. Nous n'avons rien fait pour mériter la rencontre que nous avons faite, donc c'est encore lui qui montrera qu'il est plus fort que nos limites.

#### « LA VICTOIRE REMPORTEE SUR LE MONDE, C'EST NOTRE FOI » (1 JN 5, 4).

Un Dieu qui sait danser à travers l'histoire est plus intéressant que la tombe de nos émotions : voilà le véritable centuple. Au contraire, nous avons une image psychologique du centuple, comme si c'était l'amélioration de ce que nous désirons déjà, comme si nous avions une Fiat Punto et que nous voulions une

<sup>27</sup> F. Nietzsche, *Le gai savoir*, , Mercure de France, Paris 1901, p. 181.

<sup>28</sup> F. Nietzsche, *La volonté de puissance, Œuvres complètes de Frédéric Nietzsche*, vol. 13, t. II, Mercure de France, Paris 1903, p. 279.

<sup>29</sup> « Hymne », *Laudes du dimanche*, in *Il libro delle ore*, Jaca Book, Milan 2006, p. 49.

<sup>30</sup> Cf. A.J. Heschel, *Grandezza e audacia dello spirito*, in *Carnet textes Triduum pascal*, p. 70.

<sup>31</sup> Lc 24, 25.

<sup>32</sup> « Notre cœur n'était-il pas brûlant en nous, tandis qu'il nous parlait sur la route et nous ouvrait les Écritures ? » (Lc 24, 32).

Fiat Tipo : c'est la même chose, juste un peu plus grande, un peu plus belle. Pourtant, le centuple, c'est Dieu qui met une Ferrari dans votre garage : c'est un autre ordre d'idées. Nous ne changerons jamais comme nous l'avons imaginé, parce que le centuple est toujours différent, toujours plus grand que ce que nous pouvons imaginer.

Le vrai centuple, de fait, est la foi, c'est-à-dire reconnaître la Présence qui traverse le temps, qui est fidèle, qui ne nous abandonne jamais et nous change. C'est la foi qui l'emporte et qui domine le monde, pas nos tentatives, comme l'écrit don Giussani dans l'affiche de Pâques de cette année : « Je continue à être le pauvre homme que je suis, mais avec le Christ, je suis certain, riche. [...]. C'est uniquement en Sa compagnie que l'on aime soi-même ; seul celui qui porte ce message peut dire son affection pour lui-même ; amour pour soi et donc amour pour les autres ».<sup>33</sup> C'est seulement à travers cette Présence que nous commençons à changer, à nous aimer, nous-mêmes et les autres, c'est-à-dire à faire l'expérience du centuple.

Le Christ a choisi de rester dans l'histoire d'une manière très simple. Les chrétiens ne croient pas que, pour rester dans l'histoire, le Christ a fait tomber un livre du ciel car, dans ce cas, seuls les intellectuels l'auraient compris ; il n'a pas non plus enseigné des tours de magie spéciaux car, dans ce cas, seuls les sorciers auraient eu son pouvoir. Au lieu de cela, il a fait quelque chose de très simple : l'Église, des personnes avec qui on peut être, avec qui on peut passer du temps, avec qui on peut réviser l'après-midi, avec qui on peut se rencontrer une fois par semaine pour faire une rencontre ou un geste de charité ensemble.

Depuis deux mille ans, le Christ résiste au choc du temps, il lutte et mendie notre liberté. Aussi, pour que tout ne finisse pas dans le tombeau des émotions et des raisonnements, il suffit d'être fidèles, fidèles à ce petit signe, à cette main avec laquelle il nous a touchés et nous a invités à le connaître. Derrière cette main, il y a Quelqu'un : certains visages peuvent passer, mais la Présence derrière ces visages ne passe pas. Il suffit d'être fidèles au signe que le Christ a choisi pour être toujours avec nous, jusqu'à la fin du monde.<sup>34</sup>

---

<sup>33</sup> Communion et Libération, Affiche de Pâques 2019.

<sup>34</sup> Cf. *Mt* 28, 20.

## Témoignage de Jesús Carrascosa

---

*Peter Paul and Mary in the early in the morning*  
*Barco negro*  
*Favola*

**Alberto Bonfanti.** Bonjour à tous ! Ce matin, nous souhaitons vous proposer le témoignage d'un homme dont le nom est tout un programme : Jesús : un homme qui, à quatre-vingts ans, a un tel enthousiasme pour l'idéal, un tel goût pour la vie dans tous ses aspects, une telle simplicité pour reconnaître qui est son ami, qu'il peut nous montrer la voie pour que chacun de nous redécouvre la réponse à la question que nous avons posée : « Qu'est-ce qui résiste au choc du temps ? ». Comment as-tu identifié dans ton expérience la vérité ultime dont Carrón parle dans le message qu'il nous a envoyé ? Autrement dit : comment as-tu rencontré le mouvement ? Qu'est-ce qui a permis cette rencontre dans ta vie ?

**Jesús Carrascosa.** La première chose que je voulais vous dire est que je suis sincèrement, vraiment très sincèrement ému d'être ici, pour une raison précise : si je suis ici avec vous aujourd'hui, c'est parce qu'en 1954, dans une école de Milan, don Giussani a donné vie à une histoire avec un groupe de jeunes comme vous – exactement comme vous ! – qui l'ont suivi, une histoire qui est arrivée aussi jusqu'à moi en Espagne. Ce sont des jeunes comme vous qui ont commencé cette histoire. En voyant un groupe de lycéens, on pourrait penser : « Ce ne sont que des enfants, quelque chose de peu significatif pour la vie ». Pour don Giussani, au contraire, tout est parti de là, de quelques jeunes qui ont compris le sens d'un schéma qu'il avait dessiné au tableau noir : une flèche horizontale avec de petites flèches qui pointaient vers le haut, vers un X, sans pouvoir l'atteindre, et une flèche qui descendait de ce X, atteignant la ligne horizontale. Giussani leur avait expliqué que ce X est le Mystère, la signification de tout, et que chaque homme qui est homme, vraiment homme, porte en lui l'interrogation sur l'énigme de la vie. Celui qui n'a pas cette interrogation n'est pas un homme, c'est un homme aliéné, il vit en dehors de lui-même parce qu'il n'a pas découvert le but de la vie. Je suis donc plein de gratitude pour cette invitation qui m'a fait prendre conscience de l'importance que chacun d'entre vous a pour moi. Giussani a tout commencé avec ce petit groupe de jeunes de GS, et avec ces jeunes il a commencé l'expérience du CLU, des étudiants de CL, une fois qu'ils ont obtenu leur diplôme. Le mouvement, ce mouvement qui est maintenant présent dans 90 pays, est né de ces jeunes, qui ont persévéré dans l'amitié avec don Giussani. Alors, comment ne pas être ému et reconnaissant d'être devant vous en ce moment ? Moi qui ai trouvé ce qui résiste au choc du temps, je suis reconnaissant et j'ai une immense espérance en vous regardant, parce que cette histoire va continuer grâce à des jeunes comme vous, qui grandissent, et qui grandissent dans l'idéal.

En lisant vos témoignages, j'ai été très impressionné par ceux d'entre vous qui ont parlé des difficultés et des peines qu'ils vivent parce que leurs parents sont en crise ou sont séparés, ce qui provoque une grande insécurité. J'ai pensé à moi, parce que j'ai eu une famille avec une mère vraiment exceptionnelle et un père catastrophique, alcoolique, dont j'avais terriblement honte (mais cela a été très utile : en effet, j'aime boire, mais il m'est impossible de me saouler parce que j'ai comme une sonnette d'alarme qui m'avertit quand je dois arrêter !), parce que c'est très triste de voir quelqu'un qui perd la raison, qui dit n'importe quoi et vomit. C'est une chose terrible, horrible ! En lisant vos questions, je me suis rappelé que j'ai eu la chance de rencontrer des jumeaux ; quand je les ai rencontrés, je ne savais pas qu'ils étaient jumeaux ; j'ai parlé à l'un d'eux et je ne savais pas qu'il y en avait un autre pareil. J'ai commencé à me disputer avec l'un, nous en sommes venus aux mains et c'est moi qui ai gagné. Mais aussitôt le second est apparu et tous les deux m'ont tapé dessus ensemble ; ensuite, ils l'ont regretté parce que deux contre un, ce n'est pas très loyal, et c'est ainsi que nous sommes devenus très amis. Ces jumeaux étaient les enfants d'un homme et d'une femme qui ont été pour moi comme des parents. Chez eux, il y avait toujours de la place pour moi. Je mangeais chez moi et dès que j'avais fini, j'allais chez eux. Dans cette famille, j'ai appris ce que je n'ai pas appris dans la

mienne : comment un homme regarde une femme et inversement ; le respect et l'amour immense de l'un pour l'autre. Au lieu de pleurer parce que mes parents étaient pitoyables, j'ai regardé là où il y avait une réalité qui correspondait à ce que je désirais. Quand je me suis marié aussi, j'ai compris que la manière dont je regardais ma femme, dont je la respectais et dont je vivais avec elle était liée à ce que j'avais vu dans cette famille. Dans la vie, il y a des personnes desquelles nous pouvons apprendre ce qu'il faut faire et d'autres – qui ne sont pas moins importantes – desquelles nous pouvons apprendre ce qu'il ne faut pas faire. Mais il est plus important d'avoir des personnes desquelles on apprend ce qu'il faut faire. Bien des années plus tard, j'ai découvert que ces personnes avaient été plus importantes que je ne le pensais. Je me souviens d'un de mes élèves : il était orphelin et, quand nous parlions en classe du thème de l'amour, il levait toujours la main et disait : « Mais j'ai perdu mes parents, donc je suis malheureux ». Jusqu'au jour où je lui ai dit : « Esteban, il y a quelque chose qu'il faut que tu comprennes : dans la vie, il y a des personnes qui passent leur temps à regarder en arrière et finissent par avoir le torticolis, ce qui n'est pas très intéressant, mais il y a aussi des personnes qui regardent en avant. Alors, il faut que tu choisisses : soit le torticolis, soit regarder en avant et avancer ». Ce garçon n'a plus eu d'objections ; plus tard, il s'est marié et a eu des enfants.

Voilà pourquoi je suis heureux d'être avec vous. Vous n'êtes pas qu'un espoir, vous êtes une réalité. La même chose s'est produite avec mes élèves : en Espagne, le mouvement est né de jeunes comme vous. Le père Pepe, qui est assis juste devant moi, était un garçon comme vous ; il avait trois ans de plus que vous.

Le problème de la vie est le désir. On pourrait dire : « Dis-moi ce que tu désires et je te dirai qui tu es. » Si ta capacité à désirer est petite, tu es petit ; si tu as une grande capacité à désirer, tu es grand. Le désir nous constitue, au point qu'il est impossible d'atteindre quelque chose qu'on ne désire pas. Jusqu'à l'âge de douze ans, j'ai été un enfant très « difficile » (j'ai redoublé deux fois) ; quand mon père est mort, en voyant ma mère qui faisait de la couture la nuit pour payer mon école, je me suis comme réveillé du sommeil et je me suis dit : « Cette année, je vais avoir une bourse ». J'ai toujours eu un grand désir en moi et, au fur et à mesure que je grandissais, je découvrais que ce que désirais était le tout et que pour moins que le tout, on ne peut pas vivre, car nous sommes faits pour le tout. Chacun peut bien identifier ce tout dans tel ou tel détail, mais il cherche toujours le tout. Pour moi, c'est ce qui s'est passé. Ce désir du tout, ces exigences du cœur, cette interrogation ne m'ont jamais abandonné. Je me rappelle que, le dimanche soir, j'étais triste, même si le Gijón, mon équipe, avait gagné ; ou bien j'étais sorti avec mes amis et cela n'était pas assez pour moi. Je me disais : « Demain, c'est lundi ; demain, il faut aller à l'école, et je n'ai rien appris du tout ! »

Je vais vous raconter une deuxième chose. J'ai fréquenté pendant neuf ans une école de jésuites, la meilleure de mon pays, avec de bons professeurs et d'autres qui ne l'étaient pas. Je ne travaillais pas et j'ai perdu deux ans. Comme je vous l'ai dit, lorsque mon père est mort, en voyant ma mère faire des sacrifices, j'ai commencé à travailler, mais comme j'avais une très mauvaise réputation, tout ce qui se passait de mal était de la faute de « Carras », et j'étais toujours triste. Mais j'ai eu un professeur (qui m'a marqué même après, quand je suis devenu professeur) qui m'aimait bien, même si j'étais un jeune très difficile. L'école commençait à huit heures du matin et nous en sortions à huit heures du soir : alors, un jour, me voyant aux prises avec un problème, il m'a dit : « Bravo ! Continue ainsi ! » J'ai résolu le problème et il m'a dit : « Tu vois que tu y arrives ? » Il m'avait chargé de m'occuper de l'équipement sportif. Je me comportais mal avec tous les professeurs qui ne m'aimaient pas, mais je ne pouvais pas le faire avec lui. Avec ce professeur, j'ai découvert que c'est celui qui serre le plus fort dans ses bras qui gagne. Celui qui serre le plus fort dans ses bras gagne ! Avec mes élèves, j'ai eu une très grande sensibilité, surtout avec les plus difficiles, parce que j'avais été difficile moi aussi. Je m'identifiais à eux et je pensais : « C'est celui qui serre le plus fort dans ses bras qui gagne, c'est pourquoi je dois serrer ce garçon dans mes bras ». C'est une expérience que j'ai su regarder et qui – avec l'aide de Dieu – m'a sauvé la vie. Ce désir est le secret de la vie : pour moins que la totalité, on ne peut pas être heureux, c'est impossible d'être heureux. Pour moins que la totalité, le temps l'emporte, le temps devient inhospitalier, le temps devient seulement une difficulté, on ne l'aime pas.

Dans les années de ma jeunesse, je ne suis pas arrivé à aimer Jésus, parce que le Christ était quelqu'un qui était venu et qui était parti. La pensée qu'il était resté présent n'était pas en moi (je ne devais le découvrir que bien des années plus tard). Il y avait un poème de León Felipe, un poète espagnol qui, après la guerre civile, a dû fuir au Mexique, qui dit : « Car lui, le Christ, est venu, nous a donné notre devoir et il est parti » ; ainsi, je disais : « Cela aurait été mieux s'il n'était pas venu, parce que j'ai déjà suffisamment de devoirs ! » Bref, même si j'avais fréquenté une école catholique, je n'étais pas arrivé à la certitude de la foi.

En Espagne, il y avait la dictature de Francisco Franco (qui a duré quarante ans, jusqu'en 1975) ; il n'y

avait pas de liberté, se rassembler à plus de vingt personnes était un délit ; on ne pouvait pas parler librement parce qu'on risquait la prison. À cette époque, j'ai rencontré un groupe d'intellectuels qui luttait pour la liberté et qui avaient perdu leur chaire de professeur à l'université à cause de leur opposition à Franco ; ils vivaient donc en donnant des cours particuliers aux enfants ; c'était de grands professeurs qui enseignaient les mathématiques à des groupes de dix jeunes, parce qu'ils ne pouvaient même pas enseigner dans un lycée. Grâce à ces personnes, j'ai découvert l'anarchie, l'amour de la liberté. Dans *Le sens religieux*, don Giussani dit que l'anarchiste est un désir de liberté et une « affirmation de soi à l'infini ».

Je pensais aussi : « Si ce que je désire est vrai, ce doit être possible de le vivre dès aujourd'hui », pas comme les communistes qui disaient : « Il faut se battre pour que d'autres puissent voir ce que nous ne verrons jamais ». Il semblait beaucoup plus humain de vivre une expérience qui affirmait : « Si ce que nous vivons est vrai, on doit pouvoir le voir dès aujourd'hui ». J'ai vécu une expérience communautaire merveilleuse : nous vivions ensemble, nous mettions en commun la moitié de notre salaire. Une maison d'édition est née pour diffuser la culture, parce que l'anarchisme aime la culture, et elle servait de couverture pour pouvoir voyager à travers l'Espagne et tenir des cours de politique, de syndicalisme. J'ai rencontré des personnes très intéressantes parce qu'elles cherchaient le tout. Et puis, c'était le comble de l'idéalisme : figurez-vous que, dans cette maison d'édition, on occupait toutes les positions à tour de rôle pour éviter la tentation du pouvoir, si bien que j'ai même eu l'occasion d'en être le directeur.

À ce moment-là, je suis tombé dans une crise très profonde, parce que je me disais : « Je donne ma vie pour quelque chose qui ne se pose pas le problème fondamental, à savoir pourquoi le mal existe ». Ma femme était très inquiète. Dans cette situation, José Miguel Oriol, qui s'occupait des publications de notre maison d'édition, s'est rendu à la foire du livre de Francfort et a vu le stand d'une maison d'édition italienne – qui s'appelait et qui s'appelle encore Jaca Book –, dont les publications étaient très intéressantes. Après cette rencontre, les responsables de Jaca Book lui ont dit : « Il faut que tu viennes à Milan pour rencontrer le vieux ». Le vieux, c'était don Giussani. Ils l'appelaient « le vieux », de manière affectueuse, parce qu'il avait cinquante ans à peine ! C'est ainsi qu'Oriol est parti. Lorsqu'il est rentré en Espagne, je lui ai dit : « Moi aussi, je veux rencontrer cet homme ». Nous sommes donc allés à Milan ; Giussani nous attendait avec quelques personnes dans un bon restaurant (je me souviens encore de la rue). Ce soir-là, j'ai découvert qu'il avait un amour pour la raison et une liberté qui m'ont conquis. Don Giussani a proposé d'accueillir deux Espagnols à Milan. J'ai parlé à Jone (ma femme), qui avait fait des études d'infirmière : elle travaillait dans un grand hôpital et, un mois plus tard, elle devait avoir un emploi à durée indéterminée, mais elle m'a vu si mal qu'elle m'a dit : « C'est nous qui allons à Milan ! » C'est ainsi que nous sommes allés à Milan.

À Milan, Giussani nous a présenté la famille d'un architecte, Enrico Magistretti. Nous étions arrivés à Milan le jeudi ; le samedi, ils nous ont appelés : « Les Espagnols, qu'est-ce que vous faites ce week-end ? » « Ce week-end ? On vient d'arriver, on va visiter Milan. » « Pourquoi vous ne viendriez pas plutôt avec nous ? » « Que faites-vous ? » « Nous allons dans une maison à la campagne. Vous venez avec nous ? » « D'accord, on vient avec vous. Connaître Milan n'est pas urgent. » Nous y sommes allés et nous avons trouvé un groupe d'Italiens, mariés depuis peu, avec de très jeunes enfants ; ils étaient amis ; certains faisaient les courses, d'autres cuisinaient, d'autres encore préparaient les boissons. On a déjeuné sur la pelouse. Les enfants jouaient ; nous avons mangé, bu, débattu de manière animée, mais ces discussions ne nous divisaient pas ; au contraire, elles nous unissaient. À la fin du déjeuner, nous sommes rentrés chez nous et ma femme m'a dit : « Les Italiens de ce mouvement [elle ne pouvait pas dire plus que "ce mouvement"] sont plus amis que nous ne le sommes avec nos camarades espagnols ». Cela a été la clé de tout. Ils utilisaient un livre de prières et ma femme a dit : « Je vais l'acheter. Commençons à prier, nous aussi ». Nous avons commencé ainsi, en suivant ces personnes, parce que nous avons vu en eux quelque chose de différent ; ce que Giussani nous avait dit, nous l'avons vu incarné dans ce groupe-là : ils étaient amis parce qu'ils vivaient quelque chose de plus grand qu'eux-mêmes, quelque chose d'infiniment plus grand qu'eux, qui était tout pour eux. En eux, on voyait la communion, et en même temps, on voyait la libération, le désir de changer la société, de communiquer le Christ dans le monde. Cela a été la première approche.

Quand, au bout de deux ans, nous avons dit adieu à Giussani, il nous a dit – je n'oublierai jamais – : « Je suis très heureux de vous avoir rencontrés et je vous souhaite plein de bonnes choses ». Il ne nous a pas demandé : « Est-ce que vous allez faire le mouvement en Espagne ? » Non, pas de demande d'adhésion, juste : « Heureux d'avoir fait votre connaissance ». Je me souviens lui avoir dit : « Quand est-ce qu'on se reverra ? » À ce moment-là, il a été surpris et, à partir de ce moment, tout a changé. « Quand vous voulez. Le

26 décembre est un jour férié en Italie ; le 27, je serai à Madrid ». Il est venu à Madrid pour trois pelés et un tondu, littéralement, c'est-à-dire Oriol avec sa femme, Jone et moi : vraiment juste pour nous quatre. Nous étions rentrés totalement déterminés à faire le mouvement en Espagne, mais j'ai recommencé à avoir des difficultés, encore une fois, j'ai eu une nouvelle crise (les crises sont très intéressantes, le seul problème est de rester en vie pour le raconter ; en effet, des crises naît toujours quelque chose de plus grand, si on sait les affronter). Ainsi, j'étais triste. En cette période, Giussani m'a appelé : « On m'a invité à Barcelone. Est-ce que j'accepte ? » Figurez-vous, il m'a appelé et m'a demandé : « Faut-il que j'accepte ou non ? » « Accepte. Est-ce qu'ils paient pour ton voyage ? » – nous étions fauchés comme les blés. « Oui ». « Alors on se voit à Barcelone, et ensuite tu viens à Madrid. »

À Barcelone, j'ai vécu une des expériences les plus grandioses de ma vie. J'étais très triste parce que je n'arrivais pas à faire le mouvement. Ce jour-là, il y avait un brouillard terrible. L'aéroport était fermé et les feux violets de la piste d'atterrissage étaient à peine visibles ; les avions qui avaient atterri la veille pouvaient décoller, mais on ne pouvait pas atterrir. Je racontais à Giussani tous mes chagrins : « Il faut que tu penses à quelqu'un d'autre pour le mouvement en Espagne. Je ne peux pas le faire, je ne suis bon à rien », et lui de me dire : « Mais il y a le soleil » ; mais il y avait un brouillard épouvantable ! Plus je lui confiais mes chagrins, plus il me disait : « Et pourtant, le soleil est là. » « Que veut-il me dire ? » Nous montons dans l'avion, avec le plus épais des brouillards ; l'avion décolle et, dix secondes plus tard, le soleil fait son apparition ; Giussani me regarde et me dit : « Le soleil est là ! » Cet épisode m'a marqué toute ma vie, toute ma vie ! Quand le brouillard m'assaille, je pense : « Pourtant, le soleil existe ». Si vous avez vu le soleil ne serait-ce qu'une fois, vous ne pouvez plus douter qu'il existe. « Carras, le soleil existe » ; et je disais : « Et alors ? » Écoutez ce qu'il m'a dit : « Carras, j'ai quelque chose à te dire : si tu veux faire ce que j'ai fait, pourquoi tu ne fais pas ce que j'ai fait ? » « Qu'est-ce que tu as fait ? » « Je suis allé enseigner dans une école. » J'avais trente-sept ans – le dernier jeune de quinze ans que j'avais fréquenté, c'était moi ! En effet, dès qu'on a seize ans, on ne regarde plus ceux de quinze ans – et j'ai répondu : « Alors, je vais enseigner ». J'ai commencé à chercher du travail, j'ai trouvé une école, et c'est ainsi que j'ai commencé.

Entre-temps, Oriol a fondé une maison d'édition (les Ediciones Encuentro), ce qui a été très utile parce qu'un catalogue de ces livres est tombé entre les mains du père Carrón (vers la fin des années 1970, c'était un jeune prêtre qui, avec quelques prêtres, avait fondé un groupe interparoissial engagé auprès des jeunes). Il était intéressé par le programme de la maison d'édition Encuentro parce qu'il y avait des livres que leur groupe aussi voulait publier. Je l'ai invité à dîner chez moi. « D'accord. Est-ce que je peux emmener un ami ? » « Amène-le. » « Comment arrive-t-on chez vous ? » « Je ne vais pas te donner l'adresse, car c'est presque impossible d'arriver ici. » Nous habitions dans un taudis de trente-deux mètres carrés, dans une rue non pavée, dans un quartier avec douze mille familles, dans une situation extrêmement prolétaire. Nous étions là par idéal, parce que nous pouvions avoir un appartement, puisque nous travaillions tous les deux, mais nous voulions toujours suivre l'anarchisme des années précédentes, vivre avec les derniers de la terre ; et donc nous habitions là, très heureux. Carrón est venu dîner et nous sommes restés ensemble jusqu'à minuit. C'est ainsi que notre histoire avec lui a commencé.

Ensuite, à l'école, en enseignant, j'ai rencontré les premiers jeunes. Je me rappelle que nous chantions *Favola* [Fable] de Claudio Chieffo : « Il y a quelqu'un avec toi, il ne te quittera jamais... » C'était la chanson qui me soutenait ; sur le chemin de l'école, je pensais souvent : « Aucun de ces jeunes ne reste. Je les ai invités à cette initiative et seulement trois d'entre eux sont venus », alors je me disais : « Il y a quelqu'un avec toi, il ne te quittera jamais. » J'étais à moto et je chantais cette chanson : « Il y a quelqu'un avec toi... » S'il existe, il ne te quittera jamais. C'est ainsi qu'à l'école, le mouvement est né.

Le reste de mon histoire, c'est qu'à un moment donné, Giussani m'a nommé responsable de CL International ; je me rendais à Milan tous les lundis, je restais quelques jours, puis je rentrais à Madrid. Ensuite, il a demandé aux responsables du mouvement en Espagne si quelqu'un était prêt à venir en Italie pour ouvrir le Centre international de Communion et Libération à Rome, en vue du Grand Jubilé de l'an 2000. Jone avait découvert la kinésithérapie lors de notre premier séjour en Italie, elle avait étudié la kinésithérapie et avait ouvert un cabinet à Madrid avec six kinésithérapeutes. Tout laisser tomber me semblait une folie ! Mais ma femme m'a dit quelque chose que je n'oublierai jamais : « Carras, je fais la prière de Moïse. » « C'est quoi, la prière de Moïse ? » « Moïse dit à Yahvé : “Si tu n'es pas avec nous, nous

ne bougeons pas d'ici" ». <sup>35</sup> Je suis resté bouche bée et j'ai dit : « Que c'est beau ! J'ai une femme exceptionnelle ! » Le moment venu, nous nous sommes regardés et nous nous sommes dit : « Cela veut dire qu'il vient avec nous », et c'est ainsi que nous sommes partis pour Rome.

C'est pourquoi ma réponse à la question du Triduum pascal – « Qu'est-ce qui résiste au choc du temps ? » – est la suivante : ce que j'ai trouvé y résiste. Dieu a fait des miracles, nos vies sont accomplies. Songez : en tant qu'anarchistes, pour être plus libres de faire la révolution, nous ne voulions pas avoir d'enfants. Quand nous avons rencontré Giussani, nous nous sommes dit : « Si nous avons fait un si grand sacrifice pour l'anarchisme, qu'allons-nous faire pour le Christ ? » Nous avons fait l'expérience de la fécondité de la virginité, parce que la virginité donne naissance à plus d'enfants que la chair. Figurez-vous que certains de mes anciens élèves sont plus filiaux avec moi que beaucoup d'enfants avec leurs parents. C'est la même chose pour Jone. Dans le temps, nous avons fait l'expérience d'une paternité et d'une maternité plus grandes, si vraie qu'elle prend la forme de visages, de courriels, d'appels téléphoniques, d'une compagnie constante. Nous avons trouvé le principe unitaire de la vie, le seul qui résiste au choc du temps. Découvrir le principe unitaire de toute chose est fondamental. L'horloger peut connaître toutes les pièces, mais s'il n'a pas le principe unitaire, il ne peut réparer une montre cassée. Il en est de même pour le médecin : la santé dépend d'un principe unifié qui garantit que chaque organe contribue à l'ensemble dans sa juste mesure ; la maladie survient lorsqu'un organe cesse de collaborer à la totalité de l'organisme. Le fonctionnement d'une voiture est lié à un principe unitaire et, lorsqu'une pièce ne collabore plus comme elle le devrait, elle tombe en panne. La vie est beaucoup plus qu'une montre, la santé ou une voiture. Trouver le principe unitaire de la vie nous fait regarder la réalité de manière raisonnable, avec une intelligence et un espoir qui seraient impossibles autrement. J'ai découvert ce principe unitaire quand j'ai rencontré don Giussani.

Je vais vous raconter un fait. C'était en juillet à Milan : une chaleur épouvantable ; c'était la première fois que Carrón m'accompagnait à une rencontre internationale du mouvement. Nous sommes allés rendre visite à Giussani ; sur la table, il y avait une bouteille d'eau toute embuée, parce qu'on venait juste de la sortir du frigidaire et qu'elle était très froide. En la voyant, Giussani nous a dit : « Pour moi, le Christ est aussi présent que cette chose », et en même temps il caressait la bouteille, dont les gouttes glissaient sur la table. Je regardais cette main toucher cette bouteille et je me disais : « Je veux qu'un jour le Christ soit aussi présent pour moi qu'il l'est pour lui ». C'est un souvenir inoubliable. Giussani disait que la foi consiste à reconnaître une Présence, c'est-à-dire qu'il ne s'agit pas de quelqu'un qui est venu et reparti, comme je le pensais quand j'étais jeune. Il a aussi dit que prier, c'est faire mémoire de cette Présence qui est la réponse à toutes nos interrogations. J'ai compris tout cela grâce à don Giussani et à des jeunes comme vous qui l'ont suivi. J'ai découvert que le principe unitaire est ce Toi ; le Toi du Christ est le principe unitaire qui éveille cette capacité d'amitié qu'est la communion : « Quand deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis là, au milieu d'eux », <sup>36</sup> « Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde », <sup>37</sup> « Que tous soient un, comme toi, Père, tu es en moi, et moi en toi. Qu'ils soient un en nous, eux aussi, pour que le monde croie que tu m'as envoyé ». <sup>38</sup> Le fait que nous soyons un grâce à Lui est le bonheur de la vie, parce que nous ne sommes pas faits pour vivre seuls, nous ne sommes pas faits pour dire : « Super, personne ne veut de moi ! » Je n'ai jamais rencontré personne qui criait cela ; en revanche, j'ai rencontré beaucoup de personnes qui pleuraient parce qu'elles croyaient que personne ne les aimait.

Qu'est-ce qui résiste donc au choc du temps ? Qu'est-ce qui résiste au fil du temps ? C'est ce Toi qui devient le principe unitaire de tout, une Présence inexorable, inévitable, qui devient visible dans la manière dont on regarde sa femme, ses amis, son travail. Avec ce principe unitaire qu'est Sa présence, il est très beau d'aller travailler. Giussani nous a dit que le véritable péché ne sont pas les bêtises que nous pouvons faire, mais que le véritable péché – celui que nous ne confessons jamais, parce que nous ne savons pas que c'est le véritable péché – est la distraction et l'oubli, qui nous font toucher la réalité sans que cela devienne une aube nouvelle. Voilà ce qu'est la mission. La mission n'est pas de parler de Jésus à des gens qui n'ont rien demandé, la mission est de vivre de cette Présence. Si je ne tombe pas dans la distraction ou dans l'oubli et que je reconnais qu'Il est présent, alors je vais travailler d'une autre manière, je vais apprendre d'une autre manière, je vais en classe d'une autre manière. Je touche la réalité d'une autre manière et tout devient une

---

<sup>35</sup> Cf. *Ex* 33, 15.

<sup>36</sup> Cf. *Mt* 18, 20.

<sup>37</sup> Cf. *Mt* 28, 20.

<sup>38</sup> Cf. *Jn* 17, 21.

aube nouvelle. Le problème n'est pas de parler ou d'expliquer, parce que c'est la réalité qui parle de Lui. C'est inouï de pouvoir aller à l'école ou au travail de cette manière. Une personne qui est amoureuse de quelqu'un n'a pas besoin d'écrire dans son agenda : « Appeler... » (je n'écris jamais dans mon agenda : « Appeler Jone » ; je n'ai pas besoin de l'écrire parce que c'est naturel pour moi de le faire, malheur à moi si je ne l'appelle pas ; je ne peux pas ne pas l'appeler !). Il en va de même pour le Christ : vous n'avez pas besoin de noter dans votre calendrier qu'il faut prier, parce qu'il arrive un moment où vous ne pouvez pas oublier de prier. Grâce à cela, nous avons découvert ce que signifie être mariés, quelle est la valeur du mariage. Une fois, j'ai entendu don Giussani dire que si deux personnes qui s'aiment n'aiment pas ensemble Celui – avec une lettre majuscule, c'est-à-dire le Christ – qui ne passera pas, c'est leur amour qui passera. C'est le secret de l'amour entre un homme et une femme, entre amis et envers ses enfants, car on se lasse de se regarder dans les yeux ; ensuite, d'autres yeux apparaissent et on tombe dans la confusion. Le secret est de trouver Celui qui ne passera pas. C'est la force de la vie, dans le mariage et dans le rapport avec les amis. Depuis vingt-deux ans, je suis loin de Madrid – mes élèves qui ont suivi le mouvement se sont mariés, les fils et les filles de certains d'entre eux se sont mariés entre eux ; c'est une très belle histoire ! –, mais je n'ai perdu aucun ami, parce que le Christ vainc le temps et la distance. Le seul secret est qu'ils continuent, eux, à Madrid, à vivre la même chose que je vis à Rome. Quand nous vivons la même chose, quand nous vivons Sa présence qui devient le principe unitaire de la connaissance de tout, l'amitié ne s'arrête pas. En mai, j'ai rendez-vous avec un groupe de douze à quinze amis qui viennent de Madrid à Rome depuis plusieurs années pour un dîner ; ils arrivent à vingt heures et repartent le lendemain à neuf heures.

C'est mon expérience : il l'emporte parce qu'il est le secret de tout, et sa manifestation est la joie.

Je termine sur quelque chose qui m'a beaucoup aidé dans la vie. Dans vos questions, beaucoup d'entre vous parlent de ce qui leur est arrivé de mal et posent la question : « Qu'est-ce que Dieu a à voir avec ce qui arrive de mal ? » Il a à voir. Comment ? Dieu n'est pas responsable de ce qui arrive de mal. Il avait offert à l'homme un monde où la douleur, la fatigue et la mort n'existaient pas. Mais après que l'homme a commis le péché originel, Dieu dit à la femme : « C'est dans la peine que tu enfanteras », ce qui veut donc dire que, dans le monde que Dieu avait créé, la douleur n'existait pas. Il dit aussi : « C'est à la sueur de ton front que tu gagneras ton pain, et tu mourras ». Le mal, la douleur et la mort sont des conséquences de la liberté humaine, car Dieu nous a créés libres. Autrement, Dieu serait méchant, alors qu'il est la perfection et le bien. Nous portons les conséquences d'être la descendance, de faire partie de la famille de ces deux premiers hommes, mais Il ne nous a pas abandonnés, et un jour – hier, précisément, nous avons fait mémoire de cela – il s'est chargé du péché et de la douleur du monde au point de mourir sur la croix. Me souvenir de cela m'a toujours beaucoup aidé dans la vie.

Je dois tout cela à Giussani qui me l'a fait découvrir, et je le dois à des jeunes comme vous qui l'ont suivi, qui ont dit oui à sa proposition, et c'est grâce à ce oui qu'existe le mouvement. Et il continuera à exister grâce à votre oui. Ce n'est pas parce que vous êtes les plus jeunes que vous êtes moins importants. Vous êtes très importants et, si vous vous laissez faire par Dieu, il fera des merveilles en vous. Merci.

**Pigi Banna.** Merci, Carras, pour la façon dont tu regardes ceux qui sont plus jeunes que toi (ces jeunes pourraient être tes petits-enfants) ; cela nous donne l'espoir que ce que nous avons vu pointer comme une aube ces jours-ci pourra s'enraciner en chacun de nous, pourra devenir « l'histoire » qui marque la vie et que, comme le disait Kierkegaard, nous n'oublierons jamais.

Le Christ est ressuscité et continue à être fidèle à notre vie.

C'est pourquoi nous chantons ensemble *Cristo risusciti*.<sup>39</sup>

*Cristo risusciti*

---

<sup>39</sup> G. Stefani – Anonyme, « Cristo risusciti » [Que le Christ ressuscite], in *Carnet textes Triduum pascal*, p. 73.